

MUSIQUE

Dimîtri Chostakovitch : *Cinquième Symphonie*. — Charles Koechlin : *Symphonie d'Hymnes*, concert du « Chant du Monde ».

On ne peut faire qu'un reproche au Concert organisé par le « Chant du Monde » sous le patronage du Commissariat des Fêtes de Paris, et c'est la longueur du programme, réunissant trois premières auditions et une œuvre de Lalande. Je sais que c'est un défaut généralement pris pour une qualité, mais ce n'est pas moins un tort que d'allonger un programme jusqu'à l'extrême. Dans le cas particulier, ce fut une vraie faute, car on avait mis en dernier — qui est, j'en conviens, la place d'honneur — la *Symphonie d'Hymnes* de M. Charles Koechlin. Est-il avantageux de faire exécuter un ouvrage de cette importance, donné en première audition, par un orchestre déjà fatigué et devant un public dont l'attention est émoussée par l'effort que nécessite la compréhension préalable de deux autres pièces instrumentales nouvelles dont une interminable symphonie? Il y avait un entr'acte, dirait-on. Soit, mais est-ce un avantage ou un inconvénient, que de retenir les gens vingt minutes de plus alors que tant de « mélomanes » (ou qui se disent tels), prennent ce prétexte pour quitter la salle au milieu d'un ouvrage avec la même indifférence qu'ils montrent en arrivant une demi-heure en retard? Ces usages, aggravés par le snobisme, sont intolérables et il devrait être convenu une fois pour toutes que les portes sont et demeurent fermées pendant toute la durée d'un concert. Il devrait de même être entendu que les programmes, par leur excessive durée, ne serviront pas d'excuse à la muflerie des gens. Je sais bien que l'entr'acte est pour beaucoup l'essentiel, et que la cigarette de la « pause », jointe aux médisances colportées dans le foyer, est le principal souci de ceux qui viennent au concert pour voir et être vus. Mais si la musique ne peut se passer de ce singulier soutien, c'est qu'elle n'est plus, comme tant d'autres choses dans notre doux pays, qu'une survivance d'une civilisation moins barbare.

Le programme, donc, du concert du « Chant du Monde », après une *Fanfare en écho*, de Lalande (qui fut le collaborateur de Destouches pour les *Eléments* et dont la musique

a gardé une étonnante originalité), nous offrait une *Ouverture* de M. Georges Auric, d'une agréable liberté, et puis la **Cinquième Symphonie** de M. Dimitri Chostakovitch. Le programme nous instruisait que M. Chostakovitch est né en 1906 à Leningrad (qui s'appelait alors Pétersbourg) et que cette Cinquième Symphonie a été composée en 1936-1937. Elle a pour sujet « le devenir de la personnalité. C'est l'homme qui se trouve au centre de la conception de cette œuvre, dont la structure est tout entière lyrique, et dont le finale résoud (*sic*) la tension tragique des premières parties sur le plan optimiste de la joie vitale ». Voilà qui aide à comprendre... La musique, heureusement, vaut mieux que ce texte. Elle a de grands défauts, dont le principal est de répéter parfois jusqu'à satiété, et même jusqu'à l'accablement, certains passages, ce qui produit un effet de longueur insupportable. Les développements excessifs sont toujours fastidieux; mais quand d'un bout à l'autre d'un long ouvrage on semble piétiner au lieu d'avancer, on donne à l'auditeur le mieux disposé un ennui profond, on l'endort. Et c'est dommage quand on est capable, comme M. Chostakovitch, d'inventer les jolis détails de son deuxième mouvement (menuet et scherzo) et d'écrire l'adagio de cette symphonie. Il y a là quelque chose qui est d'un vrai musicien, sensible, profond, et qui se devrait à lui-même d'apprendre l'art des sacrifices, car il n'y a pas d'art véritable sans choix...

Si l'idée fondamentale de cette Symphonie de M. Chostakovitch est nébuleuse, la **Symphonie d'Hymnes**, de M. Charles Koechlin, est au contraire, d'une clarté éblouissante. Chose curieuse, je ne crois pas qu'il y ait de grande différence dans le propos des deux musiciens; mais l'ouvrage de M. Koechlin est construit, ordonné, le choix des thèmes ne laisse aucun doute sur ce que veut l'auteur; par son architecture autant que par chacun des détails, la *Symphonie d'Hymnes* est de cette haute qualité qu'on attendait du musicien du *Livre de la Jungle* et des *Chorals*.

Elle se compose de cinq mouvements très divers en tous points, d'un intérêt constant, et formant chacun un tout bien défini, sans toutefois que l'unité de l'ouvrage en soit amoindrie. Le premier est un *Hymne au Soleil*. Il débute par une

fanfare éclatante. Les archets reprennent le thème qui se développe ensuite en un *tutti* de magnifique envol, et l'hymne s'achève dans une forme plus apaisée. On y pourrait voir l'image sonore du mouvement de l'astre; mais c'est aussi le symbole de la destinée humaine. Quoi qu'il en soit, en dehors de toute glose, c'est une page admirablement réussie. *L'Hymne au jour* qui vient ensuite utilise la puissance des ondes Martenot avec beaucoup d'à-propos. Leur voix s'élève sur l'orchestre et le domine, chante et s'épanouit comme le jour. *L'Hymne à la nuit* est traduit principalement par les cordes en sourdine et, tout chargé de poésie tranquille, majestueuse, il semble dans la symphonie un temps de repos qui fait contraste avec les deux précédents mouvements. Inspiré par le premier chapitre du *Voyage d'Urien*, d'André Gide, *L'Hymne à la Jeunesse* débute par un rythme joyeux et entraînant que suit un épisode plus lent, où bientôt des pizzicati de cordes graves sonnent comme des cloches, obstinément, tandis qu'un chant profond s'élève et qu'une belle montée de l'orgue achève de donner à ces pages un caractère de recueillement et d'allégresse tout ensemble. Le dernier mouvement est un *Hymne à la Vie*, et, seul, il comporte des chœurs, sur des paroles dues à M. Charles Koechlin lui-même. Chant de résurrection qui s'achève sur un appel à la paix et à la sérénité, prière au Dieu de vie, évocation de la douleur, espoir d'un autre monde où régnera la justice, — bien des choses évoquent ici le souvenir de la Neuvième Symphonie, et sans que la *Symphonie d'Hymnes*, épanouie en ce chœur final, en souffre aucunement. On comprend que devant un ouvrage d'une telle noblesse et d'une réussite aussi complète, les juges du Prix Cressent aient décerné à M. Charles Koechlin une récompense ordinairement attribuée à l'auteur d'un ouvrage lyrique. Au temps où vivait en effet le fondateur de ce concours triennal, il n'était, en France, d'autre musique que de théâtre. Les temps sont changés... Il faut louer sans réserves M. Roger Désormière, qui a conduit ces œuvres nouvelles avec autant d'autorité que d'intelligence. Sa tâche était lourde; il n'en fut écrasé en aucun moment. La chorale Yvonne Gouverné a interprété avec ferveur *L'Hymne à la Vie*.

RENÉ DUMESNIL.